

**(...suite et fin)**

Ce qu'ils posent comme de l'universalisme n'est rien d'autre que du paternalisme normatif : cette phrase a sauté au visage de Lespalettes. Il a eu le sentiment, à cet instant, qu'on ne pouvait pas donner une définition plus juste de ce que sont ses parents avec leur ouverture d'esprit incessamment claironnée qui lui a toujours donné le sentiment de s'enfermer sur elle-même. De ne chercher inlassablement à *dénoncer* le mal que dans le but unique de se poser du côté du bien. Jamais pour, concrètement, en dehors des discours, rendre le monde un peu meilleur, ne serait-ce qu'à la marge. C'est pour ça qu'il est devenu flic. Pour les faire chier, déjà. Et puis, pour ne pas se contenter de gloser sur la misère du monde mais pour descendre avec des bottes d'égoûtier et une arme de service afin de regarder réellement à quoi elle ressemble, et, pourquoi pas ?, essayer d'instiller un peu de justice ça et là. Lawrence a poursuivi et l'OPJ est obligé de quitter son propre monologue pour reprendre le cours de celui du prévenu.

— C'est paternaliste et normatif, disais-je, mais c'est également aberrant, contre-productif à l'échelle individuelle comme à l'échelle collective. Jack London et George Orwell ont tous les deux été clochards quelques temps et ils en ont tiré deux livres – en français : *les Vagabonds du rail* et *Dans la dèche à Paris et à Londres* – qui, comment j'ai dit tout à l'heure ?, ont su trouver une place plus ou moins... marginale dans l'histoire de l'art... Imaginons que nos gens très intelligents, qui ont raison et qui veulent faire le bien se soient décidés à... *sauver* ces misérables dont il serait très évidemment inimaginable qu'ils préfèrent la rue à un lit chaud, un *vrai* travail et une soupe de l'Armée du salut – jamais d'argent, ils le boivent... Évidemment, ces marginaux refusent cette charitable injonction à grands cris. C'est normal puisque, nous venons de le voir, eux ne sont pas très intelligents et sont incapables de diriger de manière saine et raisonnable leur propre existence. Et puis, on les comprend, armée, salut, ils se méfient : rien qu'en deux mots, avouez que ça révèle presque caricaturalement un... corpus idéologique qui n'est pas sans rappeler l'éternel mariage du sabre et du goupillon... Mais heureusement, nos philanthropes sont là qui veillent et qui

protègent : *Poète ! Vos papiers !* Eh hop !, embarquement immédiat, par la force s'il le faut – puisque c'est pour votre bien, on vous dit – en camp de réinsertion par le travail où on tentera de les guérir de leurs chimères de bohème pour leur faire découvrir les joies d'une vie *normale*, un petit logement, une petite famille, un petit travail avec un petit salaire grâce auquel ils pourront réaliser leurs petits rêves – elle pas belle, la vie ?! Sérieusement, qui osera affirmer que Jack London ou George Orwell auraient été plus heureux à cet instant de leur existence en mineurs sortis de *Germinal* ou en comptables assis derrière un bureau à se consacrer à des chiffres, pas des lettres ? Et si cela avait été le cas, qui, mieux qu'eux-mêmes, aurait été en mesure d'en avoir conscience et de décider à leur place quoi faire pour construire au mieux, ou au moins mal, leur existence ? Et par-delà, qui osera affirmer aujourd'hui, avec le recul et le prestige dont bénéficient ces deux auteurs, qu'ils auraient été plus à leur place, plus *utile* à la société, en se résignant à la *normalité* plutôt qu'en s'accrochant à leur lézarde malgré la misère et ses souffrances ? Ou que d'une manière ou d'une autre ce passage de leur vie n'était pas *nécessaire* à leur chemin d'auteur et que, peut-être – moi, je n'affirme rien,

rien du tout, véritablement rien du tout, je ne prétends pas régir la vie des autres ou savoir mieux qu'eux où se situent leur *bien* et leur *mal* –, sans ces années de dèche à Paris, à Londres ou sur les rails, leur livres qui ont suivi auraient été aussi forts, aussi habités par les épreuves et par... *l'urgence* comme on dit dans les critiques paresseuses sans trop savoir de quoi on parle. Ou même *seulement*, si j'ose dire, si uniquement ces deux livres ne méritent pas mille fois les affres de cette expérience qu'après tout ils sont les seuls à avoir dû endurer, à avoir dû assumer... Qu'ont à répondre à ça les gens très intelligents, qui ont raison et qui veulent faire le bien ? Que, même pour suivre sa... vocation [...], clochard est une telle transgression qui blesse si douloureusement leur nature philanthrope qu'elle ne saurait être tolérée ? Ou alors que deux bons livres ne valent tellement rien comparés à un bilan comptable rédigé en trois exemplaires qu'ils ne sauraient justifier une telle déchéance qui humilie jusqu'au genre humain dans sa totalité?... Et si demain une peintre, une musicienne, un écrivain décidait de se prostituer pour pouvoir consacrer assez de temps à ses projets artistiques ou mettre suffisamment d'argent de côté pour être libérée pour quelques mois ou quelques années des

soucis matériels et pouvoir peindre ou composer ou écrire l'esprit un peu plus libre, elle aurait tort ? Il faudrait l'en empêcher ? Ou du moins la blâmer ? Elle serait nécessairement un être aliénée, malsaine et déraisonnable, incapable d'avoir pris à cet instant la meilleure ou la moins mauvaise décision en ce qui concerne – exclusivement – sa vie, à elle ? Et question subsidiaire : si tel est le cas, qui peut prétendre – sans être imbécile, avoir tort et faire le mal – qu'il sait mieux qu'elle si son choix est le meilleur... pour elle, pas de manière faussement générale, théorique, illusoire, prétendument universelle – de manière paternaliste et normative ?

[...]

– J'ajoute que, naturellement, je m'en voudrais de réduire mon propos aux fissures les plus présentables. Cette peintre, cette musicienne, cette auteure qui se prostitue – comme l'a fait Alice – pour tenter, au moins mal, de suivre son chemin, on retrouve ce profil, de façon plus banale, chez des centaines ou des milliers d'étudiantes qui n'ont pas la chance d'avoir des parents pour *payer leurs études* et qui, soit réduisent notablement leur espérance de réussite en se condamnant à un travail abrutissant chaque soir ou chaque week-end, soit peuvent juger que

un ou deux *rendez-vous* par semaine le temps de dérocher leur diplôme sont, à tout prendre, la meilleure ou la moins mauvaise solution pour s'offrir l'opportunité, tout le reste de leur vie, de s'abstraire du milieu social de leurs parents dans lequel la société de castes qui semble renaître de ses cendres depuis deux ou trois décennies a toutes les chances de l'enfermer. De nouveau, trouvez-moi des gens très intelligents, qui ont raison et qui veulent faire le bien qui oseront affirmer que, dans le champ des possibles réel, pas utopique, pas fantasmé, et encore moins le leur, celui de... *la classe supérieure*, elle a eu tort, elle n'a rien choisi et il faudrait la *sauver* malgré elle ? Et ça s'arrête où à ce compte-là ? (Il tend le bras droit, claque des doigts comme avec agacement en lançant son regard au fond de la pièce et retourne un instant malgré sa promesse faire un tour dans un café-théâtre du Berry) *Monsieur Vian ?... Boris, c'est bien ça d'après votre dossier ?... Vous pouvez me rappeler vos diplômes ?... C'est ce qui me semblait... Alors voilà, monsieur..., quand on est centralien, il me semble qu'on est en capacité de trouver un métier sérieux et rémunérateur au lieu de jouer de la trompette comme un guignol !...*

[...]

Ceci dit, je sais parfaitement, je vous rassure, que tous les *artistes bizarres* ne sont pas diplômés de grandes écoles et ne laisseront pour la plupart aucune trace, même marginale, dans l'histoire de l'art ; que tous les clochards ne sont pas Jack London et George Orwell, ou Bukowski ou Diogène ou Jehan-Rictus ou Verlaine ou Francis Bacon ou Chet Baker ou François Villon ou... – mine de rien, la liste est tout de même sacrément longue de ces vagabonds, ces indigents, ces mendiants plus ou moins ingrats qui aujourd'hui remplissent les musées et les bibliothèques et font directement ou indirectement vivre, quelle triste ironie..., des milliers de personnes qui, chaque soir, rentrent dormir le ventre plein dans leur logement, au chaud [...] ; que toutes les putes ne sont pas Claire Carthonet, Grisélidis Réal, (son regard s'illumine, il claque des doigts) Aspasia !, qui formait avec Périclès le couple le plus hype, et le plus décrié..., de toute la Grèce antique : comme quoi, voyez, commandant, Alice et moi, nous n'avons pas été les premiers..., ou Virginie Despentes, ou Nicole Castioni, ou cette peintre, cette musicienne, cette auteure qui, peut-être, dans vingt ans, sera jouée, lue ou exposée à Tokyo, New-York ou Berlin, ou ces comédiennes

et ces courtisanes célèbres qui ont tant fait pour le théâtre et l'histoire de France – là encore, il est faux de dire que ce sont des exemples qui se compteraient sur les doigts d'uniquement quelques mains [...]; que la plupart des ex-taulards ne sont pas [...] Socrate, [...] Oscar Wilde, [...] le marquis de Sade, [...] MC Jean Gab1, Nicolas Sarkozy – oups !, pardon !, j'anticipe... – ou, de nouveau, Verlaine, Chet Baker et François Villon qu'on peut également ranger ici [...]. Je sais très bien tout cela, commandant, et je m'en voudrais d'être mal compris. Et de mélanger tout et n'importe quoi. [...] Je ne prétends pas que tous les marginaux, et de loin, puissent être posés en modèles exemplaires, ni qu'ils aient vécu une existence exclusivement heureuse, enthousiasmante, plus choisie que subie, et, en outre, valeureuse, créatrice de richesses humaines pour eux-mêmes comme pour l'ensemble du corps social, pas plus que Jean Valjean ne prétend représenter tous les bagnards ni même une majorité parmi eux. [...] Il ne s'agit pas de faire ici un portrait immaculé de toutes les marginalités, exempt de la moindre tâche, de la moindre zone d'ombre. Mais de grâce, épargnez-nous a contrario les eaux-fortes uniformément sombres et sans aucunes nuances, tristes, misérabilistes,

jamais lumineuses, noires de malheur, de souffrance et de crasse, si noires qu'il serait urgent, impératif de convoquer le Karcher, l'agent orange et la peinture blanche. Alice n'a pas choisi la prostitution, commandant. Elle aurait préféré, j'imagine, être grassement mensualisée par un éditeur pour écrire des livres sur lesquels il n'aurait eu aucun droit de regard... Elle n'a pas choisi la prostitution mais elle a choisi délibérément, lucidement, courageusement de donner à la plante sauvage qui était le cœur de sa nature la chance de pouvoir grandir en liberté plutôt que de s'enfermer, se réduire, étouffer ou du moins se condamner à limiter sa croissance, se mutiler – comme ces Chinoises dont on comprimait les pieds dans des bandages jusqu'à les briser afin que leur taille exagérément petite corresponde aux critères de bienséance de l'époque –, plantée dans un pot en plastique trop petit derrière une grille en fer trop grande sur un triste balcon en béton, ou de grandir confortablement à l'ombre d'une des tours de mon château avec le risque de devenir dépendante d'un tuteur pour se tenir droite et debout. Alors, elle est allée chercher sa lézarde, à elle, peut-être pas la plus grande, peut-être pas la plus belle et assurément pas la plus confortable, mais elle s'y

est accrochée et, avec l'outrecuidance de sa jeunesse, avec l'orgueil démesuré qui était le fond de son caractère, elle était persuadée – ou du moins elle l'affirmait avec arrogance – qu'un jour, sans jamais, pour monter jusqu'au ciel, lécher l'écorce d'un protecteur puissant comme l'obscur lierre de Cyrano, elle deviendrait si grande, si imposante, si considérable qu'elle plongerait toute la façade de l'immeuble dans son ombre – jusqu'au penthouse qui domine l'ensemble – et que la façade en question en deviendrait moins blanche mais plus lumineuse. Et moi, modestement, comme un humain, et comme un amoureux, comment vouliez-vous que je la juge et a fortiori que je lui interdise de grandir où elle le désirait ? Je lui ai simplement – ce qu'on doit faire – donné amour, confiance et sécurité. Je la regardais jour après jour s'élever avec un bonheur de jardinier qui n'y est pour rien si des ronces se sont installées dans son potager mais qui sait apprécier les mûres qu'elles lui offrent et qui ont le parfum d'aucun autre fruit. Je la regardais grandir, jamais trop loin du pied du mur des fois qu'un orage violent l'arrache de la façade et la jette à terre, ou pour le jour où elle aurait décidé d'elle-même de prendre ses racines à son cou et de sauter au sol pour voir si l'herbe est plus verte

ailleurs, un arrosoir, un grand sac de terre de bruyère et des engrais exclusivement naturels à portée de main pour l'aider de mon mieux à aller poursuivre sa croissance là où, elle seule, le jugerait bon. Voyez, commandant, vous aviez raison, j'étais un... proxénète qui se respecte. Un proxénète exemplaire.

(in Partie II, chapitre 8, *Liberté*)